

LE CARNAVAL DE BÂLE

Je ne suis jamais allé au Carnaval de Bâle. Et je ne m'y rendrai vraisemblablement plus jamais, j'ai fini par accepter l'idée que je n'aime pas les fêtes, la foule, la liesse et l'excès dionysiaque. À l'époque je n'aurais avoué pour rien au monde que je n'étais pas très porté sur Dionysos, je travaillais sans trêve à me convaincre moi-même que j'étais un homme de l'excès. C'était un tel homme qu'il fallait être à l'époque. L'excès, la fête, l'effacement des limites du moi étaient alors des idéaux qui ne souffraient pas la discussion. D'ailleurs il n'est pas sûr que de ce point de vue-là au moins les choses aient tellement changé, qu'est-ce qui est le plus rentable à afficher en termes de prestige social, une vie nocturne trépidante ou des soirées au coin du feu.

À l'époque dont je parle je pensais souhaiter me rendre au Carnaval de Bâle. C'était Guy Heitz qui m'en parlait, depuis il s'est suicidé mais alors il me donnait des conseils en matière de littérature, me suggérant de faire plus narratif et moins textuel. En me racontant cette histoire arrivée pendant le Carnaval de Bâle il voulait peut-être me donner un exemple ou même me souffler un sujet. Et de fait j'ai souvent par la suite envisagé de raconter cette histoire, quand bien plus tard il est arrivé qu'on me demande un texte court j'y ai presque toujours pensé pour l'écarter à chaque fois. Si bien que j'ai conservé par devers moi au fil des années cette histoire comme une possibilité toujours ouverte, une histoire toujours à raconter, insistant mais volatil héritage.

Quand Heitz me conseillait de faire narratif je l'écoutais avec un mélange de respect et de condescendance. D'un côté il avait publié plusieurs romans chez Gallimard, de l'autre je n'aurais reconnu pour rien au monde que je rêvais d'en faire autant et Heitz ne respectait pas le primat du signifiant sur le signifié. Par ailleurs j'étais amoureux de sa fille. C'est-à-dire que je me disais que j'aurais souhaité comme on disait à l'âge que nous avions sortir avec elle, désir dionysiaque dont le rôle était de me dissimuler le fait que j'en étais amoureux comme une midinette, cette deuxième couche de sentiments devant à son tour estomper à mes yeux mon besoin tout brut de sortir enfin avec quelque fille que ce fût. Sur le plan émotionnel comme sur le plan littéraire c'était la logique de l'époque, celle de ma vie en ce temps-là et l'époque où nous étions tous.

Heitz, dans son grand appartement strasbourgeois, fumant frénétiquement des Gauloises bleues sans filtre, évoquait les brimades qu'il avait subies dans la Hitlerjugend où enfant il s'était trouvé embrigadé contre son gré, sa période zazou dans l'immédiat après-guerre, et le Carnaval de Bâle. Il expliquait qu'à Bâle, au carnaval, des compagnies de fifres et de tambours costumées attendaient dans la nuit l'heure, je ne sais plus laquelle, où elles se mettaient à jouer et à converger vers le centre toutes à la fois. Il y avait beaucoup de monde dans les rues de Bâle à attendre aussi ce moment, dans un grand silence. Le moindre chuchotement suscitait des coups d'œil furieux. Heitz enjoignait à sa femme, qui venait comme on disait chez nous de l'intérieur, de se taire. Lui-même s'il avait quelque chose à dire absolument aux amis qui l'accompagnaient le leur murmurait à l'oreille, en alsacien, et en imitant autant que faire se pouvait le dialecte parlé dans la région de Saint-Louis. Sa Deux-Chevaux immatriculée dans le Bas-Rhin il la garait le plus loin possible dans les faubourgs.

Une telle passion identitaire chez les Bâlois si elle existe encore suscite sûrement aujourd'hui la réprobation. Mais à l'époque où l'histoire de Heitz se passe on mêlait parfois bizarrement revendications régionales et aspirations universelles. De toute façon l'histoire n'est pas arrivée à Heitz lui-même et n'est pas celle d'un lynchage pour rastaquouérisme avéré. Elle est arrivée à Schmidt et

reflète plutôt une certaine ouverture d'esprit chez les Bâlois. Schmidt ne s'appelait pas Schmidt, le nom de Heitz je le garde parce qu'il s'est suicidé et que j'ai toujours des remords de n'avoir à partir d'un certain moment plus cherché à le voir, mais Schmidt que j'ai à peine connu je change son nom, c'était un autre nom alsacien d'une syllabe, il y a assez de Schmidt en Alsace pour que je ne risque de vexer personne.

Schmidt était donc allé au Carnaval de Bâle et avait marché dans les rues tout le jour. Au bout d'un moment il s'était aperçu qu'un masque le suivait en jouant du fifre. Masque de quoi, l'histoire là-dessus comporte un blanc. Mais Schmidt entrait-il dans un bistrot le masque l'attendait dehors, il le retrouvait à la sortie, etc. j'abrège, c'est justement là qu'il faudrait faire durer l'histoire, mais comme je ne la raconte pas je fais court. À la fin Schmidt qui commence à en avoir assez et même à éprouver une certaine frayeur se retourne dans une rue déserte, va droit au masque et s'arrête devant lui en le considérant d'une manière qui exige des explications. Le masque alors abaisse son fifre, se démasque, libérant ainsi une longue et magnifique chevelure, c'est une femme, très belle mais dont les lèvres sont en sang à force de jouer. Elle les désigne d'un air d'excuse, hausse les épaules et s'en va.

Ça voulait dire je coucherais bien avec toi mais dans l'état où sont mes lèvres ce n'est pas possible, éprouvait le besoin de commenter Guy. Car sa fille et moi restions un peu perplexes. Et en effet cette histoire qui m'apparaissait d'une certaine manière comme bel et bien

le type même de l'histoire à raconter me semblait aussi déjà à cette époque un long tissu d'invéraisemblances. Comment jouer du fifre sous un masque quel qu'il soit, ça apparemment c'est possible puisque tous les masques de Bâle jouent semble-t-il du fifre quand ce n'est pas du tambour. Mais repérer quelqu'un qui vous suivrait dans les rues de Bâle telles que Heitz lui-même les décrivait durant les vingt-quatre heures du carnaval, trouver une rue déserte à Bâle ce jour-là pour la grande scène du face-à-face, ne pas remarquer déguisement ou pas que le fifre est une femme, tout cela n'est pas très crédible. Enfin quel est le problème avec ces lèvres en sang. En quoi le fait d'avoir les lèvres en sang a-t-il jamais empêché de coucher avec qui que ce soit, à moins qu'on ne parle d'autres lèvres et que toute cette histoire censée être arrivée pour de bon ait un sens symbolique, métaphorique, freudien.

On voit que les invraisemblances dont l'histoire de Schmidt est tissée en font tout l'intérêt, l'attrait, ce sont sûrement ces invraisemblances qui la nimbaient à mes yeux d'époque d'un éclat spécial. En même temps à l'époque je ne voulais pas raconter d'histoires, et plus tard ce n'est pas ce genre d'histoires que j'ai eu envie de raconter, bruit, fureur, fêtes, pittoresque et passions charnelles instantanées ne sont pas mes thèmes. Schmidt qui avait bien dû raconter l'histoire à Heitz s'y donne le beau rôle mais moi mes héros s'ils sont l'objet des désirs d'autrui c'est toujours plus ou moins à leur corps défendant.

Qu'est-ce que ça aurait donné si j'avais pour finir raconté cette histoire. Je vois à peu près. « On avait insisté pour m'emmener au Carnaval de Bâle alors que j'ai horreur des fêtes, les gens sont comme ça, ils insistent, ils insistent, l'idée qu'on puisse ne pas adorer ce qu'ils aiment surtout quand il s'agit de liesse de musique et de frénésie dionysiaque leur est étrangère. » Et plus loin : « ce masque qui me suit, une femme, ça crève les yeux, et avec la chance qui me caractérise à tous les coups d'une grande beauté, donc encore moins capable de supposer qu'on puisse ne pas être ravi à l'idée de coucher avec elle, bien sûr je serais ravi à cette idée mais ce n'est pas une raison pour considérer ce ravissement comme allant de soi et avoir l'air de s'excuser qu'en fin de compte il soit déçu ». On voit tout de suite que ce n'est plus la même histoire.

De toute façon c'est une histoire d'époque. À cette époque ou bien on ne racontait pas d'histoires ou alors c'est ce genre d'histoires qu'on aurait pu raconter. Folklore, fête, liberté sexuelle, et le masque, n'oublions pas le masque. Aujourd'hui cette histoire serait toujours invraisemblable mais pour des raisons diamétralement opposées, Schmidt à présent courrait chercher la police ou tirerait de sa poche un coup de poing américain ou au moins un paquet de capotes.

Je ne raconterai vraisemblablement jamais cette histoire, que déjà à l'époque je ne voulais pas raconter, pour d'autres raisons. Heitz en se suicidant m'a laissé outre des remords une histoire inutile, inénarrable,

un creux, un blanc en guise de récit, une histoire qui est à elle-même son propre tombeau, et celui de l'époque, la mienne comme la nôtre. C'est sans doute ce statut funéraire qui continue à présent de la nimber à mes yeux d'un éclat tout particulier.

Pierre Ahnne